

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RFP&ID_NUMPUBLIE=RFP_701&ID_ARTICLE=RFP_701_0073

La voix de l'interprétation

par Jacqueline GODFRIND-HABER

| Presses Universitaires de France | *Revue française de psychanalyse*

2006/1 - Volume 70

ISSN 0035-2942 | ISBN 2130555802 | pages 73 à 82

Pour citer cet article :

— Godfrind-Haber J., La voix de l'interprétation, *Revue française de psychanalyse* 2006/1, Volume 70, p. 73-82.

Distribution électronique Cairn pour Presses Universitaires de France .

© Presses Universitaires de France . Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La voix de l'interprétation

Jacqueline GODFRIND-HABER

L'analyse « cure de parole » se fonde, en effet, sur l'échange de paroles. La règle fondamentale pour l'analysant instaure le primat du langage dans l'espace analytique. L'analyste, soumis à la règle d'abstinence, est à l'écoute du discours de l'analysant. Il dispose d'un outil, langagier lui aussi : l'interprétation. La qualité interprétante de l'analyste constitue l'agent transformationnel essentiel au sein du « travail analytique ». Fidèles à Freud, Laplanche et Pontalis définissent l'interprétation comme porteuse du *sens* « dégagé par l'investigation analytique » puis « communiqué au sujet », visant ainsi à le faire accéder au sens latent.

Qu'en est-il aujourd'hui d'une *définition de l'interprétation* ? Mon intention n'est évidemment pas d'entreprendre une recherche systématique, encore moins exhaustive, sur l'interprétation. Il importe, néanmoins, de souligner combien la notion d'interprétation mériterait d'être revisitée à la lumière de l'évolution des considérations théorico-techniques sur la « situation analysante ». Le « rendre conscient l'inconscient » représentatif de la première topique garde sans doute sa pertinence et reste le garant de la spécificité de la psychanalyse, l'exploration de l'inconscient. Cependant, la portée des interventions parlées de l'analyste s'est considérablement élargie avec la conceptualisation d'un « travail analytique » au sein duquel l'analyste devient le protagoniste d'un processus créateur dont il espère l'« appropriation subjectivante » par l'analysant. L'échange parlé a pour visée un gain de symbolisation secondaire certes mais également primaire : les mots de l'analyste traduisent alors sa capacité de rêver l'analysant, contribuant ainsi au « remaillage » de la trame psychique. S'agit-il encore d'interprétation ? Pour ma part, j'estime que toute intervention parlée de l'analyste contribue à la recherche d'un sens inconscient, fût-il encore non

advenu pour l'analysant. Dans ce sens, les *mots de l'analyste*, registre sémantique de l'échange analytique, participent de sa *fonction interprétante*, destinée à promouvoir l'élaboration psychique, agent transformationnel le plus spécifiquement analytique. Je considère dès lors comme interprétation toute intervention verbale de l'analyste quel que soit le niveau auquel il s'adresse.

POUR INTRODUIRE L'ACTE

La règle fondamentale et la règle d'abstinence instaurent les conditions de cadre qui assurent la préséance des paroles sur l'agir. L'interdit de l'agir est considéré comme un élément déterminant pour favoriser l'élaboration psychique. Il est évidemment illusoire d'espérer éliminer toute manifestation agie du champ transféro-contre-transférentiel. Qui plus est, on peut estimer que les expressions agies contribuent aux transformations attribuables au processus analytique. C'est le point de vue que nous avons développé, Maurice Haber et moi-même, dans notre contribution au rapport du LXII^e Congrès des psychanalystes de langue française¹ qui nous était imparti, partie intitulée « L'expérience agie partagée ». Les réflexions qui suivent sont dans le prolongement du rapport. Je propose l'hypothèse suivante : *toute interprétation, en contrepoint de sa portée signifiante, inclut une part agie de l'analyste, instaurant avec l'analysant une interaction dont il s'agit d'interroger les composantes et les effets.*

Outre la signification propre à l'interprétation, l'intervention verbale constitue un *acte de parole* – « *agir de parole* », dit J.-L. Donnet². Et cette « part active » participe à un échange infraverbal avec l'analysant, dialogue qui poursuit son destin propre au sein du processus analytique, contribuant aux transformations psychiques attendues de la cure. J'élargis le propos que nous exposons dans notre rapport : il ne s'agit plus seulement de prendre en considération des séquences agies auxquelles participent analyste et analysant, limitées dans le temps et momentanément coupées de toute composante verbale mais d'étendre l'existence de ces interactions souterraines en interrogeant, plus spécifiquement, les incidences de la « part agie » de toute intervention de l'analyste. Cette « part agie » se manifeste de différentes manières plus ou moins discrètes, plus ou moins repérables.

1. J. Godfrind-Haber, M. Haber (2002), L'expérience agie partagée, *Revue française de Psychanalyse*, t. LXVI, spécial Congrès.

2. J.-L. Donnet (2005), *La situation analysante*, Paris, PUF. Je tiens à souligner la richesse de l'apport de J.-L. Donnet dans le domaine qui m'intéresse et le remercier pour ses développements dans son ouvrage *La situation analysante*, tout spécialement dans le chapitre « Entre l'agir et la parole » auquel je ne peux faire référence aussi souvent que je le souhaiterais sans alourdir démesurément mon texte.

PRISE DE PAROLE

Ainsi, quand l'analyste prend la parole, il *agit*, de façon relativement concertée, interrompant le travail associatif de l'analysant. En cela, il *s'engage* dans la relation à son analysant, instaurant une *interaction* par son intervention. Certes, le contrat analytique prescrit le type d'échange qu'analyste et analysant sont censés réaliser : le travail analytique se fonde sur l'échange *verbal*. À cet égard, l'analysant est en droit d'attendre les interprétations qu'énonce l'analyste. Ce qui n'empêche que la *prise de parole* de l'analyste entre en résonance avec des aspirations ou, au contraire, des appréhensions de l'analysant qui ne concernent pas le *sens* que transmet l'intervention de l'analyste mais un niveau d'attente d'un tout autre registre. Pour tel analysant, l'anxiété basale est apaisée par la voix de l'analyste ; pour tel autre, la rupture du flux associatif est vécue comme perte de maîtrise ; pour tel autre encore, le rappel de la présence de l'analyste est ressenti comme intrusion insupportable. Avidité, insécurité fondamentale, repli narcissique, alerte persécutoire, agressivité défensive, etc., autant de paramètres qui colorent la manière dont est reçue l'intervention de l'analyste, ouvrant la voie à une *interaction* dont les composantes dépendent de l'analysant, sans doute, mais également de l'analyste.

Celui-ci n'est pas sans soupçonner l'importance des enjeux qu'il engage en rompant le silence. Chacun connaît les incertitudes suscitées par la prise de parole, même concertée, voire mûrement préparée ; aucun analyste n'est exempt d'hésitations quand il intervient : « Le moment est-il bien choisi ? Ne vaut-il pas mieux laisser le matériel se déployer davantage ? L'intervention n'est-elle pas prématurée ? » Les doutes sont plus prégnants encore quand l'analyste est lui-même surpris par le son inattendu de sa propre voix : « Je me suis entendu dire... ». Certes, la plupart des interventions de l'analyste résultent de la décision de parler, argumentée par la compréhension qu'il croit avoir de la situation analytique et, dès lors, de la pertinence de son intervention. Pourtant, les interventions qui « échappent » ne sont pas nécessairement les moins efficaces, au contraire. Le plus souvent, elles sont l'expression du dialogue d'Ics à Ics, révélant brusquement dans une condensation percutante l'association de l'agir et de l'affect significative du mode de dialogue infraverbal. Moment fécond à mes yeux en ce qu'il donne à l'analyste l'occasion de tenter d'analyser, en deçà des « effets de sens », la part qui, dans la potentialité transformationnelle qui s'y révèle, revient à un mode de relation souterraine indépendante du courant signifiant. Et au sein duquel l'infiltration des mouvements contre-transférentiels de l'analyste en réponse aux sollicitations agies de l'analysant est loin d'être absente.

LE STYLE DE L'INTERPRÉTATION

Si le *moment* que choisit l'analyste pour intervenir est imprégné des déterminismes conscients et inconscients qui l'habitent, il est une autre manifestation de ses mouvements contre-transférentiels qui mérite toute l'attention. L'analyste ne parle pas n'importe comment. Certes, son souci premier est de formuler une interprétation susceptible d'être reçue sur le plan sémantique. Mais il la module selon des tonalités affectives qui répondent à des mobiles conscients et inconscients et participent de la communication infraverbale dont il est ici question. Intonation, modulations, ton, que je retiendrai sous le vocable général de *style*, confèrent une dimension agie et affective à l'interprétation. Le style : « Aspect de l'expression... dont le choix résulte... de la réaction personnelle de l'auteur... Le style résulte d'une sensibilité spéciale à l'égard du langage » (*Le Robert*). (Ré)actions, conscientes et inconscientes, et sensibilité de l'analyste, nous sommes au cœur du sujet qui retient mon attention.

On peut considérer que le style est la résultante de composantes multiples qui tiennent, notamment, aux particularités intrinsèques de l'analyste, à sa sensibilité à l'analysant, à sa réactivité au matériel du moment, etc. Par ailleurs, la notion de *formulation* de l'interprétation est indissociable du style. Sans doute plus proche du sens que de l'affect, certains modes d'énonciation sont, cependant, marqués par les émois conscients et inconscients qui sous-tendent la communication. À chaque moment de la cure, style et formulation s'alimentent aux mouvements *émotionnels* et *réactifs* qui animent l'analyste *engagé dans le jeu transféro-contre-transférentiel*. Il n'est pas facile de débattre de ces paramètres en dehors de situations cliniques précises au travers desquelles ils peuvent être analysés en tant que révélateurs de positions contre-transférentielles spécifiques de l'analyste. On peut cependant tenter de les interroger quant à leur impact, leur finalité, leurs fonctions dans le processus. Sans vouloir en rien être exhaustive, je questionnerai ici certaines significations que peuvent avoir les « effets de style » dans le processus analytique par rapport à la conceptualisation de l'incidence de l'interprétation dans le discours. On verra que la prise de conscience de ces indices ouvre la voie à une compréhension des aspects cachés de la trame qui se joue en sous-couche du processus le plus apparent.

DE L'UTILISATION DE L'INTONATION

Comme le moment que choisit l'analyste pour intervenir, le style peut être concerté ou non. Tous les analystes *utilisent consciemment* des effets de style.

Sans doute, et c'est essentiel d'insister sur ce point, chaque analyste a son style personnel, ancré dans les modalités les plus inconscientes de son mode d'être dans la rencontre à l'autre. Ce style lui appartient, mais il peut être infléchi par les résonances particulières que le transfert des patients suscite. La compréhension des mobiles de cette utilisation concertée du style de l'analyste apporte des pistes de réflexion quant aux manifestations inconscientes du style, leurs zones d'émergence et d'influence, nous y viendrons plus loin.

Revenons à l'interprétation. Proférée avec des mots, elle est toujours porteuse de sens, qu'il s'agisse de tenter la levée d'un refoulement, de l'approche d'un déni ou d'un clivage, de l'analyse des défenses ou des fantasmes, ou encore d'une tentative de mise en sens de l'irreprésenté. On se souviendra des interrogations que posait la « théorie de la technique » de jadis quant à la « recevabilité » de l'interprétation. Une chose est, pour l'analyste, d'être réceptif au sens latent ou aux liaisons suscitées par les dires du patient, une autre d'envisager les modalités de *communication de l'interprétation* susceptibles de la rendre « recevable ». Comment parer à son effet traumatique ? Comment rendre acceptables les messages déstabilisants qu'elle véhicule ? Ces considérations stratégiques tenaient compte de l'état de l'organisation fantasmatique et des défenses du moi qui en barrent l'accès dans l'ouverture de l'analysant à l'interprétation. Ainsi de la « règle de superficialité » qui préconise d'interpréter là où l'analysant est sur le point de prendre conscience d'une problématique, cette règle évitant, en principe, une recrudescence de résistance par effet « sauvage » de l'intervention. Pareille préoccupation donne toute l'importance qui lui revient au facteur de temporalité. On le constate, elle inclut le moment de l'interprétation.

LE COURANT DE BASE DU TRANSFERT

Outre les considérations qui tiennent compte de l'état de l'organisation névrotique dans l'évaluation de la réceptivité à l'interprétation, l'analyste peut également s'intéresser à un tout autre niveau de fonctionnement de l'analysant, le courant transférentiel de base (Godfrind, 1993)¹. Je soutiens, pour ma part, que cette frange du fonctionnement participe à la réceptivité de l'interprétation. Rappelons-le, ce courant se nourrit de l'échange infraverbal dont il est question ici. Le souci de l'analyste quant au style de l'interprétation, modulation concertée de ses interventions, peut contribuer à *réguler le courant de base, favorisant ainsi la réceptivité à l'interprétation*.

1. J. Godfrind (1993), *Les deux courants du transfert*, Paris, PUF.

Je retiendrai deux paramètres propres à ce niveau de fonctionnement. L'un concerne une « sécurité de base », état narcissique de l'analysant assuré par une relation transféro-contre-transférentielle suffisamment rassurante pour contribuer à éponger la *déstabilisation de l'équilibre interne* parfois si péniblement acquis que provoque l'interprétation. L'autre concerne l'ouverture potentielle de l'analysant à l'*intrusion* qu'inflige l'interprétation. Cette ouverture dépend du type de relation d'objet qui régit l'échange dans la pénombre du jeu transféro-contre-transférentiel. Bien évidemment, ces deux paramètres sont étroitement liés : le sentiment de sécurité vécu par l'analysant fluctue selon la nature de la relation d'objet revécue dans le transfert du moment. Pour l'instant, je retiens l'idée que les *modulations* du style de l'analyste peuvent contribuer à réguler les conditions d'accueil de l'interprétation en agissant sur les deux paramètres que je viens d'évoquer, le maintien d'un transfert de base sécurisant et un climat aussi approprié que possible lors de l'énoncé de l'interprétation, avec l'espoir de favoriser son intégration, source de relance à l'élaboration psychique.

Chacun connaît, dans sa pratique, le choix qu'il peut être amené à faire d'un style lénifiant, bourru, bavard, réservé, incisif, etc., selon qu'il a affaire à un patient susceptible, obsessionnel, anxieux ou séducteur. Chacun s'efforce aussi d'accompagner certaines interprétations d'un style qui en soutient le contenu ou en atténue le tranchant. Sans doute y aurait-il beaucoup à dire sur les rapports de pareilles attitudes et la présumée neutralité de l'analyste de même que sur les illusions que peut se faire l'analyste quant à l'efficacité de ces aménagements de la neutralité. Du souhait d'améliorer les conditions de réceptivité de l'interprétation à la volonté inconsciente de convaincre, de contraindre, d'aliéner, il peut n'y avoir qu'un pas... Ce pas est déterminé, bien évidemment, par l'importance des composantes inconscientes incluses dans le style et qui risquent de peser lourd par rapport aux intentions les plus louables de l'analyste...

DE L'ACTE INCONSCIENT

En effet, les choses se compliquent encore quand on accepte que les manifestations agies de l'analyste, moment de l'interprétation et modulation de sa formulation, échappent le plus souvent à son contrôle conscient. J'avais, jusqu'à présent, crédité l'analyste du louable souci de considérer la recevabilité de l'interprétation dans le choix relativement *concerté* de son mode d'intervention. Cette fois, il s'agit de prendre en compte l'interaction souterraine *inconsciente* véhiculée par la « part agie » de l'interprétation. Ici le style de l'analyste s'avère, pour une large part, la résultante de l'alchimie inconsciente qui le lie à

l'analysant. Expression donc du contre-transfert de l'analyste, part d'autant plus difficile à débusquer qu'elle est plus près du corps, partiellement désymbolisée, hautement chargée d'affects inconscients. Elle est *mise en acte et mise en affect* de l'analyste en réponse aux sollicitations transférentielles de l'analysant, manifestation du « dialogue d'inconscient à inconscient » qui se tisse dans la rencontre analytique et se *joue* selon la complexité des psychismes impliqués dans l'intersubjectivité du champ analytique.

Le repérage de ces manifestations de style ne peut se faire, le plus souvent, que dans l'après-coup, soit par l'auto-analyse du contre-transfert, soit en situation d'inter- ou de supervision, particulièrement riches d'enseignement à cet égard. Dans mon expérience, en effet, la façon dont le supervisé raconte le matériel et, plus précisément, les interprétations qu'il a formulées (mais ce peut être un analyste confirmé qui fait à un autre analyste le récit d'une séquence analytique), cette façon rend compte du « style » inconscient qui fut le sien sur le terrain. Et l'objectivation la plus pertinente du style est, sans doute, ce qu'il est convenu d'appeler le *ton* d'une communication langagière, ce « ton » dont l'expérience quotidienne nous apprend qu'il peut soutenir, contredire, amplifier, dénier la portée d'un message. C'est bien le ton de l'interprétation qui, en deçà des intentions sémantiques de l'analyste, traduit (ou trahit) les mouvements contre-transférentiels souterrains. Haine, violence, amour s'y disent par-devers la volonté de l'analyste – mouvements qui, on peut le supposer, interviendront dans *l'impact de l'interprétation*.

Sur le terrain, le repérage des inflexions inconscientes du style peut également s'opérer par *l'effet de surprise*, soit que l'analyste, soit que l'analysant soit brusquement surpris par l'accent qui ponctue la transmission d'une interprétation. Encore faut-il que la liberté d'expression de l'analysant, consciente et inconsciente, soit suffisante pour qu'il puisse expliciter l'impression que lui a laissée la formulation de l'interprétation : « J'entends ce que vous me dites mais je ressens votre ton comme tranchant, brusque, gentil... » Certes, la projection de l'analysant de ses propres réactions émotionnelles à ce que lui a transmis l'analyste, ou même au simple fait qu'il intervienne, est une hypothèse à retenir dans l'élaboration que fait l'analyste de la situation affective. Mais il importe d'insister sur la réceptivité de l'analyste aux dires de l'analysant, élément qui peut lui apporter de précieux indices quant à l'état de son propre contre-transfert. Côté analyste, la possibilité de se laisser surprendre par les accents inattendus de sa propre voix constitue un élément de vivance contre-transférentielle à mes yeux essentiel.

L'INTERPRÉTATION N'EST PLUS CE QU'ELLE ÉTAIT

En effet, aborder les rivages de ces échanges souterrains construits autour des agirs croisés des deux protagonistes de la rencontre transféro-contre-transférentielle se heurte à une difficulté majeure, celle de percer à jour les enjeux relationnels qui s'expriment à un niveau aussi radicalement inconscient. Or ces enjeux s'avèrent complexes.

Au niveau névrotique du travail analytique, les modulations selon lesquelles l'interprétation est prononcée témoignent, notamment, des positions contre-transférentielles de l'analyste quant à la problématique fantasmatique que vit l'analysant. Alors que l'interprétation faite par l'analyste semble bien correspondre au plus près à ladite problématique, le *style* dans lequel il formule son interprétation trahit des résistances, des complaisances, des malaises relatifs à l'impact émotionnel de cette problématique sur lui. Ainsi, par exemple, d'un élan transférentiel amoureux dûment nommé mais sur un ton docte qui en glace partiellement l'élan. Ainsi, également, d'intentions transférentielles sadiques interprétées avec une intonation de masochisme complaisant, telles que « il (ou elle) peut enfin vivre sa violence » qui invitent à une complicité coupant toute élaboration. Aspirations transférentielles vampirisantes, enfin, qui s'entendent verbalisées d'une façon apeurée qui brise instantanément l'avidité qui se disait...

Cependant, c'est aux implications des manifestations agies de l'interprétation, *inconscientes* cette fois, sur le niveau *basal* du processus analytique que je souhaite revenir. J'ai avancé l'idée que la communication instaurée à travers les modulations *concertées* des interprétations proférées par l'analyste contribue à la *régulation du « lien de base »*. Or c'est sur cette relation basale que s'enracine le travail analytique, cadre transféro-contre-transférentiel dont la stabilité est garante du déploiement d'un processus *psychique*. Et je pense qu'une large part de cette régulation se fonde sur l'« *échange agi* » qui se noue souterrainement entre analysant et analyste, les modulations du style des interprétations participant largement à ce processus.

Comment conceptualiser les modalités de ces échanges ? On peut penser qu'à ce niveau de fonctionnement « basal » l'analysant répète des attitudes qu'on pourrait appeler les « *attitudes caractérielles de base* », liées aux vicissitudes de l'investissement primaire à l'objet, initiant un réseau interactif avec l'analyste. Chacun s'est forgé précocement un mode de rencontre avec l'objet, héritier des premières relations d'objet, selon ce que nous avons appelé « image d'action » dans notre rapport. Narcissisme, oralité, analité trouvent à s'y exprimer. Ainsi d'approches marquées par l'idéalisation réciproque, la réparation,

l'omnipotence, mais aussi l'avidité, l'envie, l'anorexie ou encore le contrôle, la maîtrise, la rétention, la provocation sado-masochique, etc., autant d'attitudes inconscientes qui colorent les façons d'être des analysants à l'égard de l'analyste. Or « l'acte appelle l'acte », avons-nous avancé : dans le champ transféro-contre-transférentiel, ces attitudes inconscientes initient une « interaction de base » entre analysant et analyste. Leur expression trouve un écho intuitif dans la « capacité de rêverie » de l'analyste dont le mode de communication participe du même registre de fonctionnement. Mon hypothèse est que ce sont les formes des réponses apportées par l'analyste à ces sollicitations qui tissent la trame de fond relationnelle sur laquelle s'appuie le cheminement psychique du processus analytique.

Cependant, les échanges infraverbaux associés à l'interprétation ne se limitent pas à la seule « régulation de base » que je viens d'évoquer. Ils participent, tout au long de l'analyse, à ce que nous avons appelé les « expériences agies partagées », expériences restauratrices dont nous avons mis en évidence la qualité transformationnelle. « Bancs d'essai » de nouveaux modes de fonctionnement, la rencontre agie véhiculée par les interventions de l'analyste contribue aux processus de transformation. J'en prendrai pour témoignage une observation clinique familière à tout analyste. Revenons à l'idée selon laquelle l'espace analytique peut être défini selon deux niveaux parallèles. L'un correspond au cheminement d'un travail qui porte sur la frange névrotique du fonctionnement psychique. L'autre correspond au terreau agi que j'ai tenté d'isoler : l'analysant gère les échanges avec son analyste selon les aménagements de la relation à l'objet, répétition agie qui colore l'ambiance du champ analytique. Quand l'analyse se poursuit suffisamment longtemps, il vient un moment où la verbalisation des problématiques jusque-là figées dans ladite répétition agie devient possible. On voit alors se déployer les fantasmes propres aux organisations orale, anale, narcissique qui sous-tendaient d'autres niveaux du fonctionnement psychique. Témoins du travail de symbolisation que nous attribuons en partie aux qualités de « l'expérience agie partagée », l'accès à la compréhension de ces modes d'être ne les supprimera pas nécessairement mais elle en permet l'intelligibilité.

Ce dégagement par le sens n'est toutefois accessible que pour autant que des collusions agies ne viennent pas obturer l'accès à la symbolisation, instaurant l'immobilisation du processus. En effet, aux sollicitations de l'analysant, l'analyste, touché dans des zones de sensibilité personnelle, peut répondre d'une façon telle qu'elle installe une répétition « agie à deux », mortifiant le processus. Les secteurs de vulnérabilité de l'analyste peuvent, eux aussi, être inscrits dans le patrimoine personnel qu'il engage dans le contre-transfert. Ainsi de la volonté de convaincre, de contraindre, d'aliéner, mais aussi de séduire, d'être reconnu, d'être aimé, autant de pièges auxquels aucun analyste ne peut jurer

d'échapper. Et que peut subtilement, discrètement mais efficacement entretenir le style de l'interprétation en réponse aux provocations habiles de l'analysant.

Contre ce risque, un antidote, celui d'une analyse contre-transférentielle rigoureuse dans l'après-coup des rencontres analytiques. Cependant ce palliatif a ses limites. Détecter seul les dérives d'un inconscient qui *s'agit* paraît plus aléatoire encore que d'en découvrir les résistances représentées. L'adresse au tiers reste un recours précieux : toute impasse analytique mérite d'être exposée verbalement. Une écoute extérieure aura peut-être la chance d'entendre, en deçà du travail interprétatif, ce qu'agit la voix de l'interprétation.

Jacqueline Godfrind-Haber
15, avenue Henri-Dietrich
1200 Bruxelles
Belgique